

Tandis que les Anciens nichaient dans des grottes et des anfractuosités sans que leurs Esprits ne les abandonnent, de nos jours, ceux dont la puissance atteint Dix mille chariots passent leurs jours dans les tracasseries et l'affliction.

De là on voit bien que la sainteté ne suffit pas au gouvernement et qu'il y faut la possession du Tao, que la Joie n'est pas dans les richesses et les honneurs et qu'elle réside dans la Vertu qui crée l'Harmonie. Faire grand cas du Soi et aucun de l'Empire sous le Ciel, c'est être très proche du Tao.

Faut-il absolument avoir sa résidence à Jingtai ou Zhang hua, flâner au parc de Yunmen, sur la terrasse de Shaqiu, réjouir son oreille aux airs de Jiushao et de Liuying, son palais de pattes d'ours, d'ailerons de requins, de légumes parfumés, courir en chariots sur de larges chaussées, tirer les martins-pêcheurs. Est-ce vraiment cela la Joie? Non. Pour nous, la joie c'est que l'homme obtienne ce qu'il doit posséder. Obtenir ce qu'on doit posséder, ce n'est pas se réjouir du luxe et s'affliger de la pauvreté. C'est, bien plutôt, se fermer avec le Yin et s'ouvrir avec le Yang.

Voyez Zi Xia, décharné par le conflit qui agitait son cœur; et qui, revenu en possession du Tao, prospérait à nouveau. Le Saint ne sacrifie pas sa personne pour devenir esclave des choses, pour satisfaire tous ses désirs ne compromet pas son harmonie. Grandement content, il ne devient pas tout excité, profondément attristé, il ne devient pas tout accablé. De Dix mille façons, voici Cent perturbations; elles détruisent, bousculent, déstabilisent tout. Nous seuls, résolus, détachés des choses, nous "sortons" avec le Tao; c'est que nous avons de quoi nous maintenir nous-mêmes.

Ainsi donc, une fois qu'on se possède soi-même, le pied d'un arbre élevé, le trou d'une caverne suffisent à notre bonheur; mais si on ne se possède pas soi-même, nous donnerait-on l'Empire pour maison et les Dix mille peuples pour domesticité, cela ne suffirait pas à entretenir notre vie. Qui, au contraire, peut parvenir à la Non joie, trouve la joie en tout. et qui trouve la joie en tout accède assurément à la Joie parfaite.

On dresse le grand tambour et les cloches, on dispose des orchestres de flûtes et de cordes, on place les coussins et on élève les dais aux hampes d'ivoire, on charme l'oreille des airs Chaoge, Beibi, Mimi, on aligne de séduisantes beautés, on lève les coupes remplies de vieux alcools, tandis que les nuits succèdent aux jours. On tire les oiseaux dans les hauteurs, avec des chiens courants, on force lièvres et renards. Cela on l'appelle la joie.

Un feu qui s'attise, une fournaise rougeoyante; le cœur frémit dans une atmosphère où la séduction le dispute à la convoitise.

Une fois les chariots dételés, les chevaux au repos, l'alcool bu, le dernier accord tu, le cœur on se déssole, comme après une disparition. Que se passe-t-il donc ? On n'a pas réjoui l'extérieur à partir de l'interne, on a cru réjouir l'interne par l'extérieur. La musique éclate et vous voilà tout joyeux ! Le chant s'achève et vous voilà tout attristé !

Dépression et exaltation font une ronde, en naissant l'une de l'autre. L'Esprit vital, agité, se trouble; on ne connaît plus un instant de repos.

Cherchons pourquoi ce manque d'animation, ce dommage, à longueur de jours, infligé à sa vie ? C'est qu'on a perdu la possession de soi-même. C'est que l'interne ne reçoit plus du centre, et tire sa subsistance de l'extérieur, pour se parer d'une belle apparence. Il ne baigne plus les couches de la peau, ne filtre plus jusqu'aux os et à la moelle, ne s'attarde ne séjourne plus aux Cinq viscères.

Ainsi, ce qui vient de l'extérieur échappe au centre, et n'y reste donc pas. Ce qui sort du centre est sans répondant à l'externe et ne circule pas.

Offrez vos conseils avisés et des plans bien conçus, l'idiot lui-même les écouterait avec délectation. Faites l'éloge d'une vertu sublime et d'une noble conduite, vous suscitez l'émulation même parmi les gens de rien. Beaucoup se délectent de l'idée, peu la mettent en pratique; beaucoup désirent agir de même, peu passent aux actes.

La raison ? l'incapacité de revenir à sa nature propre. L'intérieur étant mû non par le Centre, mais par l'éducation forcée rien n'entre par l'oreille, rien ne croît dans le coeur. En quoi est-on différent du sourd qui se met à chanter ? Il imite ce que d'autres font, sans se faire plaisir à lui-même : Des sons sortent de sa bouche, se répandent et se dispersent.

Oui, le coeur est le maître des Cinq viscères, il règle l'usage des Quatre membres, il fait couler et circuler le sang et les souffles, il galope sur la frontière du oui et du non, il va et vient par les portes et les ouvertures des Cent affaires.

Un homme donc qui n'agit pas selon son coeur et qui voudrait organiser les souffles du monde sous le Ciel fait penser à l'individu manquant d'oreille qui prétend accorder batteries de cloches et tambours, à l'aveugle prétendant se livrer à la décoration. Ne sont-ils pas, forcément, l'un et l'autre, incapables d'assumer la tâche?

L'Empire sous le Ciel est ce vase sacré qu'on ne peut manipuler. Qui le manipule court à l'échec. Qui s'en saisit, il lui échappe.

Pour Xuyou - on le sait- le pouvoir n'était rien; il refusait de prendre pour lui la place de Yao, car il n'aspirait pas à l'Empire. La raison de cette conduite est que c'est à partir de l'Empire seulement qu'on peut mener l'Empire. Or l'assise sacrée de l'Empire, elle n'est pas dans les autres, elle se trouve en moi-même. Elle n'est pas dans les citoyens, elle est en ma propre personne. Que je possède ma propre personne et le bien des Dix mille êtres sera assuré.

Quand on s'adonne sérieusement à l'art du coeur on rejette convoitises et désirs, attraites et aversions, l'allégresse et la colère, la délectation et l'amertume. C'est la communion mystique des Dix mille êtres. On ne connaît plus la réprobation et l'approbation, on s'élève, on s'éduque dans l'illumination mystique, jusqu'à ce que vie et mort se confondent.

Il est vrai que l'Empire me possède, mais je possède l'Empire moi aussi. Entre l'Empire et moi, comment y aurait-il à distinguer ? Pour posséder l'Empire, il faudrait s'emparer du pouvoir, en exercer toute l'étendue par la force, brandir un droit de vie et de mort, pour faire exécuter ordres et commandements.

Vraiment ? Nous, ce que nous entendons par "posséder l'Empire" ce n'est pas cela. C'est la possession de soi et rien d'autre. Quand je me possède moi-même, alors l'Empire me possède moi. Moi, l'Empire, nous nous possédons l'un l'autre dans un face à face éternel, et rien d'autre. Comment y aurait-il place pour la moindre différence ?

Quand on parle de la "possession de soi » on entend la préservation de l'intégrité. par la "préservation de l'intégrité" On est alors Un avec le Tao.

Faire en bateau les gorges du Fleuve, s'offrir une croisière maritime le long des côtes, randonner au grand galop avec le coursier Niao, parader sous le dais en plumes de martin-pêcheurs, suivre des yeux le ballet du Roi Mu et sa danse des panaches, prêter son oreille aux airs Yaolang, Qili, Jizhan, chanter les grands airs des opéras de Zheng et de Wei, présenter avec accompagnement les ballades anciennes du royaume de Chu, sur les bords d'un étang, tirer haut dans le Ciel les oiseaux ou poursuivre le gros gibier dans le parc de Yuan, tels sont les plaisirs qui submergent et enivrent les gens du commun.

Quant aux Saints, ces mêmes situations ne suffiraient pas à troubler leur Esprit vital, à perturber leur détermination, à faire que leur coeur, pris d'angoisse, perde ses sentiments naturels.

Se retrouver dans un coin perdu, dans la ravine d'une gorge ténébreuse, terré, ermite au fond des bois, retiré dans une cabane de quatre murs d'argile, recouverte d'un chaume herbu, pour porte, une claie de branchages, la fenêtre, un col de jarre, avec pour gonds des tiges flexibles de mûrier; en haut, le toit dégoutte; au sol, c'est tout mouillé; et la chambre, au nord, est saturée d'humidité. Un manteau de neige et de givre détrempe le terrain, fournissant l'eau aux melons et à la zizannie. Pour promenade, le marécage; pour les randonnées, des montagnes encaissées. Voilà, pour le commun des gens, de quoi les glacer de peur, assombrir leur visage, serrer leur coeur de tristesse, anéantir leur moral.

Un Saint, ce genre de situation ne le rendrait ni triste, ni amer; il ne perdrait rien de ce qui fait sa joie. Et pourquoi ? Parce que, à l'intime, il a ce qui le fait communiquer avec la secrète animation du Ciel. De sorte que ni les honneurs ou l'abjection, la pauvreté ou les richesses, la peine ou la détente, ne sauraient affecter sa force de caractère. Le croassement du corbeau, le roucoulement de la tourterelle changent-ils avec le froid ou le chaud, le sec ou l'humide ?

Assurés en nous-mêmes par la possession du Tao, nous ne dépendons plus du cours que prennent les Dix mille êtres et ce n'est pas une péripétie du moment qui détermine que nous nous possédons nous-mêmes.

Ce que nous entendons par "possession de soi-même », c'est que nos dispositions, entre nature propre et destinée, se tiennent dans ce qui fait leur repos. Or, la nature propre et la destinée, ensemble avec la forme corporelle sortent de la lignée ancestrale.

Dès que le corps est prêt, nature propre et destinée se constituent. Avec la constitution de la nature propre et de la destinée apparaissent attractions et aversions. De là vient qu'un homme a une règle de vie, définie, qu'une femme n'a qu'une fidélité, invariable.

Ni compas ni règle n'ont le pouvoir de tracer ce rond-là et ce carré-là; ni le cordeau ni l'équerre ne peuvent en faire la courbe ou le droit; le Ciel/Terre est éternel Monter sur une hauteur ne nous grandirait pas; nous mettre au plus bas ne nous ferait pas plus petit.

Alors celui qui a trouvé le Tao dans la dernière extrémité ne se laisse pas effrayer, et ne se glorifie pas quand tout lui réussit. Une situation exaltée, ne le met pas en position critique; il tient ce qui est plein à déborder, sans le renverser; la nouveauté ne l'éblouit pas, il garde l'ancien sans y toucher; il entre dans le feu sans s'y brûler, dans l'eau sans s'y mouiller; sans recourir à la puissance, il se fait respecter; sans recourir à la richesse, il se trouve comblé; sans recourir à la force, il est puissant.

Paisible et vide, il descend avec le courant; assistant les êtres dans leur évolution, il plane et vole dans le vent. Cette sorte d'homme, laisse l'or au creux de la montagne, laisse la perle au sein de l'abîme; il ne tire pas profit des biens et de la richesse, il ne convoite ni le pouvoir, ni la renommée.

Pour cette raison, il ne fera pas de la santé une joie, ni des infirmités une situation pitoyable. Une situation honorable ne le rassure pas, une situation méprisante ne l'inquiète pas.

Le corps, les Esprits, les souffles, le vouloir doivent occuper chacun le lieu qui convient, afin de suivre les opérations du Ciel/Terre.

Le corps abrite la vie, les souffles en sont l'abondance, les Esprits la dirigent. Une des entités perd-elle sa position, les trois en pâtissent.

Pour cette raison, le Saint fait en sorte que chaque citoyen occupe sa place, se garde à l'intérieur de sa fonction, sans que ne se produise aucune interférence. Car le corps, placé hors de son lieu de repos, périt; les souffles, dépensés en dépit de ce qui les plénifie, s'écoulent; les Esprits, s'ils s'activent inconsidérément, s'obscurcissent. Voilà trois choses qu'il faut garder jalousement.

Prenons, dans la myriade des êtres sous le Ciel, les petites bêtes aséxuées, qui rampent et qui grouillent; néanmoins, elles remuent et s'activent; toutes savent ce qu'elles aiment et ce qu'elles n'aiment pas, ce qui leur est bon et ce qui leur nuit. Comment cela ? Parce qu'elles s'en tiennent à leur nature propre et qu'elles ne la quittent jamais. Dès l'instant qu'elles l'abandonneraient, aussitôt os et chairs perdraient leur liaison naturelle.

Eh bien alors ! Ce qui donne à un homme vue claire et ouïe fine, pour bien distinguer, un organisme résistant et capable, par cent jointures, de flexion et d'extension, ce qui rend capable de discerner à l'oeil le beau et le laid, de séparer le semblable et le différent, de distinguer le vrai du faux, qu'est-ce donc ? Sinon que les souffles rendus abondants, les Esprits sont capables de donner le branle.

Comment savoir qu'il en va bien ainsi ? Le vouloir en chacun ayant une place où se tenir; les Esprits ont, eux, leurs attaches.

On marche, le pied vient à buter; on tombe, la tête donne contre un poteau, on perd connaissance; on nous fait des signes que nous ne pouvons pas percevoir, des appels que nous ne pouvons entendre. Ni les yeux ni les oreilles n'ont quitté le corps. Mais alors qu'est-ce qui fait que nous ne puissions pas répondre ? C'est que les Esprits n'assurent plus leur garde.

Ainsi, présents dans ce qui est petit, ils sont absents de ce qui est grand; s'ils sont au centre, ils sont absents de l'extérieur; s'ils sont en haut, ils sont absents du bas; s'ils sont sur la gauche, ils sont absents de la droite. Mais s'il y a partout abondance, partout aussi ils seront présents. Qui estime le Vide, de la fine pointe d'un poil fera sa résidence.

L'homme pris par la démence, s'il ne peut éviter de tomber dans l'eau ou le feu, s'il choit dans le fossé ou le canal, croyez-vous que ce soit par manque de corps, d'Esprits, de souffles ou de vouloir ? Non. C'est qu'il en fait un usage aberrant. Ils ont désertés leurs postes de garde, ils ont abandonné leurs demeures, celles de l'extérieur et celles de l'interne.

C'est une situation où le mouvement et l'arrêt ne reposent plus sur rien, où l'activité et le repos sont incohérents. Sa vie durant, il déplacera un corps handicapé par des chemins tortueux et des voies raboteuses, trébuchant au milieu de trous pleins de fange et d'ordure. Venu au monde équipé comme tout un chacun, il n'en est pas moins moqué et méprisé par les gens. Pourquoi donc ? Parce que le rapport de son corps aux Esprits est perdu.

Or donc, quand les Esprits règnent en maîtres, le corps suit et l'on prospère; et quand le corps impose sa loi, les Esprits suivent et l'on se dégrade.

Les hommes aux appétits voraces et aux passions dévorantes couvent la puissance d'un regard plein d'envie; fascinés qu'ils sont par les titres et les positions; ils n'ont qu'une ambition : dépasser les autres par leur habileté et s'installer sur les hauteurs de la société. Avec ce résultat que leurs essences et leurs Esprits diminuent tous les jours un peu plus, s'égarent toujours plus loin.

C'est un débordement prolongé sans espoir de retour; le corps fermé et le centre inaccessible, les Esprits ne trouvent plus par où pénétrer. Alors les gens éprouvent, à tout instant, es effets désastreux de leur aveuglement et de leur extravagance.

C'est la chandelle qui se consume : Plus vive est la flamme et plus fond la chandelle. Plus essences et Esprits, souffles et vouloir, demeurent dans la quiétude pPlus ils deviennent abondants et, par suite, robustes. Plus ils s'agitent, plus ils diminuent et vieillissent.

Les Saints, par le soin qu'ils prennent de leurs Esprits, par l'Harmonisation et l'assouplissement de leurs souffles, par le maintien du corps dans la paix et le repos, accompagnent le Tao qui s'enfonce puis émerge,s'incline puis se redresse.

Paisible, il laisse aller; contraint à agir, il se prête à l'action. Il laisse aller, avec l'ampleur d'une robe qui retombe. Il agit comme l'arbalète qui se déclenche.

Par cette manière d'être, aux transformations des Dix mille êtres, aux changements dans les Cent affaires, il répond inlassablement.